



(Dessin de Mela Muter)

Le Verger du Manoir du Lys

(NOUVELLE)

J'aborde avec gaucherie les confessions d'un souvenir qui m'est plus émouvant que tous ces souvenirs de guerre. (La guerre, c'est un ahurissement, on n'y pleure jamais).

Parler de femmes, l'entreprise est encore plus troublante pour moi que leur parler. Je n'ai pas l'art de garder dans ces intrigues la simplicité aisée que j'envie aux poètes et gens de finances. Que cette obscurité dans laquelle savent se cacher les femmes, est irritante, au sortir de la certitude sereine du travail !

Il me paraît que les hommes de travail n'ont jamais su aimer qu'avec une naïveté démesurée, une honte secrète, un sérieux germanique, qui ne s'écrivent pas.

Que soient en question l'art, ou le cœur, ou les sens, ce ne peut être en aucun cas avec l'intelligence que l'on aime ; le charme féminin est plus troublant qu'utile dans la recherche de la chose vraie, et l'habitude des idées générales gêne un homme amoureux, comme l'habitude de gros souliers de route m'a gêné quand j'ai repris mes chaussures de ville.

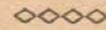
...En m'avouant ces choses, je pense à certains jours heureux de ma vie, à certains bonheurs à côté desquels j'ai passé, volontairement. Ce fut, par exemple, une déformation professionnelle singulière, d'aimer en deux femmes les images symboliques de deux beaux rêves, et d'en venir à ne plus savoir, alors même qu'on est auprès d'elles, ce que l'on aime en elles, et ne plus distinguer ni où commence le cœur, ni où finit le plaisir cérébral de la fable.

De là vient qu'un homme de science soit nécessairement, avec une femme, comme gêné dans ses entournures. S'il a des manières, il cachera cette gêne, mais il n'en souffrira que davantage. Et ce lui sera toujours pénible de ne pouvoir s'entretenir avec une tendre amie de questions, dont lui, ne se sépare jamais, et dont elle, sera toujours séparée.

Les femmes inspirent les poètes, les peintres, les musiciens, distraient les banquiers de leurs soucis ; un homme pour qui la science est toute la vie sera toujours distrait, imperceptiblement, avec une femme.

Samson, le Docteur Faust, Alceste et Monsieur Bergeret ont éprouvé, chacun, dans les transes de

l'amour, un ridicule particulier. Ils ont été navrants par ce même abaissement de l'intelligence devant la femme et par l'effort qu'ils ont fait pour voir en elle ce qui n'était qu'en eux, tandis qu'une raison toujours claire et jamais désarmée les avertissait de l'erreur au plus aigu de la passion.



J'ai attendu trois jours mon congé de convalescence dans une Cour des Miracles officiellement appelée dépôt de Convalescents et qualifiée par mes camarades « Expo » (1). La variété des mutilations ! Je ne parle pas des amputations, choses banales. Mais les membres tordus, les torsos tordus ou déjetés, les chairs vidées ou gonflées, les figures en caoutchouc rose qui ne collent pas tout à fait, ces bouches qu'on laisse sur la table à côté de soi pour avaler des aliments en purée, ou liquides, par un entonnoir enfoncé directement dans le gosier — de ces conversations qui vous arrivent aux oreilles : Je me paierai une jambe d'officier... les pommettes vertes, les tempes moites, les yeux brillants des hommes touchés aux poumons ; le rire surprenant d'un camarade : on le regarde fixement, on ne comprend pas ce rire... une cicatrice rouge s'enfonce vers son crâne au-dessus de son œil.

Mon voisin de lit « passait pour la Réforme n° 2 ». Il tremblait de tous ses tendons, sans autre arrêt que le temps de son sommeil. C'était une sorte d'étrange cadavre secoué d'une vibration vertigineuse. Il m'expliqua, parlant comme un vieillard que le médecin chef de ce dépôt avait eu raison de son obstination, qu'il abandonnait ses droits à une pension, après avoir attendu six mois une réforme n° 1 qu'on lui refusait toujours...

— J'aime mieux vivre mon petit reste avec les miens. J'ai un petit bien qui me suffit.

Un vieux colonel, à tête de scaramouche, admit en trente secondes la proposition pour deux mois de congé de convalescence que mon médecin avait formulée pour moi — trente secondes, c'était le temps qui lui était nécessaire pour juger si un homme avait oui ou non besoin d'un congé — et il décidait non quelquefois...

Enfin, mon congé de convalescence en poche,

(1) Exposition.